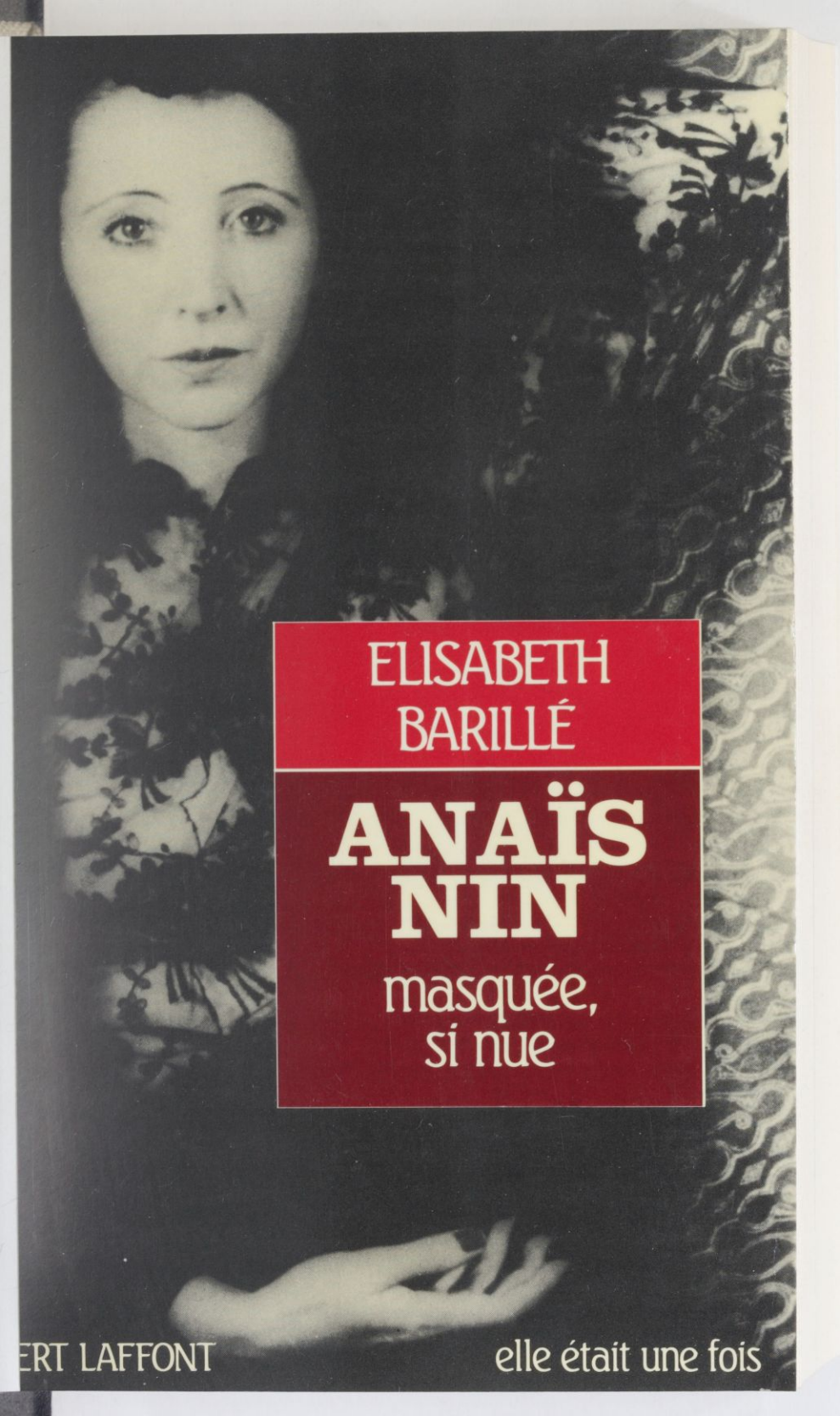


ELISABETH BARILLÉ

ANAÏS NIN

masquée, si nue

ERT LAFFONT

elle était une fois

elle était une fois

C'est une collection de rencontres entre une femme d'aujourd'hui et une femme du temps jadis. L'une écrit, l'autre chante, peint, courtise, pose, compose ou joue. C'est une collection de biographies, mais de biographies littéraires où la voix de l'auteur, sa musique, son style comptent autant que le personnage auquel il s'attache. C'est une collection de biographies-miroirs où deux femmes se reflètent, se font écho, se répondent. Ainsi s'instaure entre elles, par-delà les époques, un échange insolite qui renouvelle les lois du genre et fait de ces livres beaucoup mieux que des biographies : de surprenants dialogues de femmes.

Déjà parus :

Françoise Sagan
SARAH BERNHARDT
le rire incassable

Françoise Giroud
ALMA MAHLER
ou l'art d'être aimée

Lou Mollgaard
KIKI
reine de Montparnasse

Catherine Lépront
CLARA SCHUMANN
la vie à quatre mains

Claudine Beaussant
LA COMTESSE DE SÉGUR
ou l'enfance de l'art

France Roche
NINON DE LENCLOS
femme d'esprit, homme de cœur

N.C.
87

elle était une fois

collection dirigée par Marie-Josèphe Guers

8° Pz
7802

DU MÊME AUTEUR

Corps de jeune fille, Gallimard, 1986.
L'Envie de Marie, Régine Desforges, 1989.

92

ELISABETH BARILLÉ

ANAÏS NIN

masquée, si nue

1266515



ROBERT LAFFONT

686

DL-21031991-08888

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1991
ISBN 2-221-05985-9

Pour Aldo, bien sûr!

NOTE DE L'AUTEUR

« J'ai toujours éprouvé un vif désir d'écrire la vie de quelqu'un. La « forme » me plaît en elle-même : un style libre, une analyse de caractère sans le recours d'une intrigue. »

Ces paroles d'Anaïs Nin ont inspiré ce portrait, romanesque, bien sûr, mais tissé dans la matière même de son œuvre, de sa vie.

Prologue

CADIX-New York, en treize jours : le *Montserrat* entre dans la baie d'Hudson et l'on devine, de la passerelle, la jungle confuse de béton et de verre ; minarets, pyramides, ponts d'acier éclaboussés de minium, quand le ciel vire à l'encre.

Une bourrasque s'est levée, chargée d'une odeur de boue, balayant les mouettes qui zigzaguent en queue du steamer, affolant les vagues, ouvrant de furtives tranchées dans la masse sombre des nuages.

La foudre vient de frapper la proue. On hurle des ordres. Des matelots se précipitent ; on trébuche sous les paquets d'eau. On entend des grincements de chaînes.

– Éloignez-vous ! Cramponnez-vous !

Dans le salon de musique, on fixe les pieds du piano aux radiateurs. On chancèle. On s'agrippe. Dans les verres, le gin déborde. Une passagère ânonne, déjà grise :

« O would the Atlantic were all Champagne
Bright billows of Champagne ! »

Au fumoir, les hommes s'écrasent comme des pommes dans un pressoir. Les femmes hurlent. Les enfants sanglotent. Tous, sauf une fillette réfugiée avec sa mère et ses deux frères dans le salon de lecture des

« Touristes ». Museau de souris. Oreilles effilées. Narines en amande. Dents de perles dans une bouche grande ouverte par le rire. Elle rit! Elle est la seule! Quelle bourrasque! Quelle beauté! Quelle fête!

– Laisse-moi voir New York!

Sa mère la maintient.

– Plus tard!

– Tout de suite!

Elle s'agite. Des pieds, du torse, elle échappe à l'étreinte – la diablesse! – et s'élance vers les hublots, courant de l'un à l'autre, étrangement assurée sur ses jambes grêles, vive comme tous les enfants maigres. Yeux écarquillés vers les flots.

Flancs noirs, poudrés d'écailles, infusés d'astres, flottant dans ce ciel inversé!

Océan! Le mot l'enchante. Trois syllabes déployées en un sourd écho auquel répondent trois autres syllabes aussi emphatiques : destinée.

Les deux mots sont liés. Elle le sait. Comment ? Elle sait.

Destinée. Ce n'est guère un mot de petite fille dirait sa mère. Est-elle encore une enfant pour deviner l'oracle de ces deux mots ? Elle en est habitée, comme une sonate par un motif.

Je ferais bien de confier ces réflexions à mon Journal, songe-t-elle, le nez écrasé contre la vitre lavée d'écume.

– Ce n'est pas le moment d'écrire.

– Si justement!

Elle tape du pied! Mon Journal! Qu'as-tu fait du panier où je l'ai mis ? Elle arrache son frère du fauteuil où il s'était pelotonné. Où l'as-tu caché ? Rends-le-moi! Elle reprend son bien avec rage. Elle court s'installer à l'écart. Du panier d'osier tressé, elle tire un cahier relié de cuir.

A la première page, un titre calligraphié, en fran-

çais : « Mon Journal ». 1914. Elle aurait pu le baptiser « mon ami, mon confident, mon miroir ». Elle s'y réfugie. Elle s'y retrouve. Elle s'y admire. Elle s'y abandonne. Elle s'y épanche, sanglots et sourires. A-t-on idée, à onze ans, de passer ses journées à écrire ? Son journal la prend comme elle est. Avec ses défauts. Ses extravagances. Il ne la juge ni ne la blâme.

Mon journal m'aime comme je suis. Comme tous ceux qui aiment. Entends-tu papa ?

Ne pas penser à lui. L'absent. L'artiste. L'adoré. Ne pas l'évoquer sous peine de cloquer les pages de larmes. Ne pas souiller le Journal. Elle n'oserait plus l'offrir au traître trop aimé. Elle veut le lui envoyer, comme une lettre, la plus longue jamais adressée à un père. Ne pas pleurer. Écrire.

Elle cale le cahier sur ses genoux, le feuillette et s'arrête sur les phrases de la veille :

« Me voilà de nouveau à mon Journal, c'est à lui encore une fois que je vais m'en faire causette... Tout le monde est content, nous arrivons à New York. Moi aussi je suis contente, mais franchement j'aimerais bien revenir à Barcelone... J'ai onze ans, je le sais, mais je ne suis pas assez sérieuse, hier soir je me suis dit : Demain, je serai bien sage. Sage ? Je ne le suis pas plus qu'hier. Je n'ai pas encore songé à devenir raisonnable, dompter mes passions et mon caractère... »

Assez médité ! Écris, Anaïs ! Ce que tu vis ! Ce que tu vois ! La valse folle des tables, les oscillations des lustres, comme d'immenses encensoirs, les convulsions des dames réclamant leurs sels... Et ce ruissellement lumineux à travers le hublot, au loin, au cœur des gratte-ciel décapités par les nuages. Elle pourrait y voir, jeune exilée, un présage. Une radieuse esquisse de l'avenir, elle qui affirme : « Je me sens différente de tout le monde. Je me suis aperçue qu'aucune enfant ne pense ainsi que moi... Mes désirs, mes rêves, mes ambi-

tions sont toutes différentes... Je pense me donner tout entière à la poésie, à l'écriture, non pas pour acquérir la gloire, non, rien que pour écrire... »

La tempête est tombée. Le *Montserrat* jette l'ancre. L'enfant referme son Journal.

1.

Rosa

Des passagers que la tempête a précipités dans le salon de lecture « Touristes », Rosa Nin-Culmell se distingue par sa sérénité altière. Celle que l'on donne aux allégories. Un sculpteur l'aurait choisie pour modèle de la Justice au regard de ses yeux clairs qui vous fixent, vous jaugent, vous jugent et de cette mâchoire forte qu'elle tient de ses ancêtres nordiques.

Française par sa mère, elle descend des hobereaux angevins que la Révolution a chassés vers les îles. A La Havane, où elle a passé sa jeunesse, on la surnommait « la Parisienne » tant la fille du consul danois avait le piquant qu'à Cuba on prête aux filles de France. Comme les demoiselles qui, en calèche, longeaient le Maleçon, le quai courbe ourlé de palmiers dont se double l'arc de la mer, elle avait, au couvent catholique de Brentwood à New York, appris l'anglais et les manières. Elle avait des toilettes et une certitude : elle serait cantatrice. Quand elle rencontra Joaquin Nin O Castellano, son avenir se dessina avec la même netteté : elle serait sa femme.

Son père s'y était d'abord opposé. L'embrasement de cet obscur pianiste pour la moins jolie de ses filles lui semblait suspect. Depuis que sa femme lui avait préféré un gigolo aux gencives roses, lui laissant sept gamines

dont Rosa, l'aînée, avait eu la charge, le consul Culmell se méfiait de l'amour.

« Si je l'avais écouté, je n'en serais pas là, abandonnée à plus de quarante ans avec trois enfants », murmure Rosa en scrutant à travers les hublots les silhouettes aiguës des gratte-ciel.

– Ne t'inquiète pas, maman, on arrive. Regarde, au loin, les tours...

Rosa tapote la nuque étroite. Elle a beau ne pas s'épancher, Anaïs devine ses amertumes. La douleur aurait-elle aiguisé son intuition ? Était-ce souffrance ce que sa mère prenait pour des enfantillages ? Ces crises, quand son père partait en tournée. Elle voulait le suivre. Il refusait : « Tu applaudirais comme une bourgeoise. » Sans comprendre l'insulte, Anaïs se sentait humiliée. Rejetée. Elle sanglotait. Elle hoquetait. Pour s'en défaire, son père promettait de revenir bientôt. « Ce n'est pas vrai ! » hurlait-elle. Joaquin claquait la porte.

– Et moi, ai-je goûté au bonheur ? soupire Rosa.

Roses tendres, bleus frais, verts jade des façades à arcades lavées de soleil. Palmiers si hauts, et frêles ; immenses girafes végétales saluant l'Atlantique. Négresses en capelines jaunes. Colporteurs aux dents noires à qui elle achetait des cakes fourrés de coco, des rubans, des chansons sentimentales, que Joaquin méprisait, lui qui ne jurait que par la *Sonate au clair de lune*. A-t-on idée de jouer Beethoven dans l'arrière-boutique d'un magasin de musique de La Havane ? Joaquin attaquait l'allegro furioso quand, pour acheter des partitions, elle avait franchi le seuil du magasin. Maigre comme un voyou, mis comme un dandy. Yeux bleus. Cils noirs. La passion, au premier regard. Elle connaissait enfin l'amour ! Il était de huit ans son cadet ? Qu'importe ! Il n'avait pas de fortune ? Elle en avait pour deux ! Arriviste ? Non, cher père, ambitieux !

Il brûle de se rendre à Paris, à la Schola Cantorum. Étudier l'art de la fugue et du contrepoint. Oui, cher père, à Paris. Comme Chopin! Le consul, de guerre lasse, consent à l'union. Il offre même un piano en cadeau de mariage. On le hisse sur le paquebot qui, en 1902, quitte Cuba. Les jeunes mariés voyagent en première. Joaquin plastronne dans un costume d'alpaga frotté d'eau de Guerlain. Rosa vocalise dans sa cabine. Paris, lui a dit son époux, manque de cantatrices.

A la vue de sa fille penchée sur son journal de bord, Rosa se prend à regretter de n'avoir pas tenu la chronique des premières années maritales. Neuilly, la banlieue cossue, où ils avaient loué, au 7, rue du Général-Honrion-Bertier, un vaste appartement dont les fenêtres ouvraient sur des frênes. Les soirées musicales qu'ils improvisaient. Les amis d'alors : Eugène Ysaye, le violoniste, Pablo Casals, un jeune violoncelliste qui, comme Joaquin, avait étudié à Barcelone. Vincent d'Indy, le professeur, le mentor, auprès duquel Joaquin affinait son talent. On interprétait les anciens. On jouait aux éclairés lassés de romantisme. On s'étourdissait. Bach, Rameau, Scarlatti. J'étais parfaite dans Scarlatti! Joaquin m'accompagnait. Il ne posait pas au génie, dans ses chemises de soie. A ses yeux, j'étais encore femme. Mais comment lutter contre le désir d'être mère?

Il souhaitait un fils. C'est une fille que je mets au monde le 21 février 1903 à Neuilly. Joaquin accourt à mon chevet précédé d'une suspecte odeur de poudre de riz. Je lui apprends le sexe de l'enfant; ses traits se figent. Quelle froideur! Il s'éloigne du berceau. Il va quitter la chambre? Je suis désespérée. Je crois bien faire en le priant de choisir le prénom du nouveau-né. Ce sera Anaïs. Je frémis. Le prénom me déplaît. J'en

conçois une sourde aversion. C'est le nom sous lequel les Perses adorent Vénus; je perçois sous sa sonorité ambiguë une perverse incantation. Vers quel destin pousse-t-il sa fille en l'affublant d'un nom d'hétaïre?

Elle est baptisée le 21 juin, et j'impose, comme une conjuration, les prénoms de ses trois tantes: Juana, Edelmera, Antolina.

Anaïs obéit aux oracles. C'est une impulsive. Un feu follet qui, à deux ans, chipe mes étoles et s'en drape pour trottiner dans la rue, invitant les passants à prendre le thé.

Rieuse, rose et ronde. Joaquin succombe.

Il achète un appareil photographique. Il ne veut rien perdre d'elle. Il multiplie les clichés. Je dois les laisser seuls. Les séances de pose se tiennent dans la salle de bains. Je perçois les rires d'Anaïs. « Elle va prendre froid! » Je cours à l'étage. La porte est fermée. Je tambourine. Joaquin finit par ouvrir. Anaïs se tient nue, devant la psyché. Son père la contemple. Il y a dans son regard de myope une étrange fixité.

Tout a changé au cours d'un séjour à Cuba. Le premier depuis notre mariage. Jours funestes. J'y perds mon père. Joaquin me trompe avec l'une de mes sœurs. Anaïs attrape la thyphoïde. La fièvre dure dix jours. On croit l'enfant perdue. Elle y laisse ses couleurs, ses fossettes et tous ses cheveux. Elle revient en Europe, presque chauve. A trois ans! On se retourne sur elle. On la montre du doigt. Parfois, elle se met en rage. Le plus souvent, elle pleure. Petite chose! Pathétique! Vulnérable – comme ces oisillons vierges de duvet dont on voit le cartilage sous la peau.

Joaquin, le dandy, s'est senti souillé par la disgrâce de sa fille. Presque maudit. Y a-t-il un châtiment à son don-juanisme? Une vengeance personnelle de Dieu? Cette enfant qu'il a choyée. Cette chair qu'il a

reconnue pour sienne. Ce rêve de femme. Cette ébauche d'amante, désormais, lui semble monstrueuse.

Il se dérobe à ses caresses, évite les regards qu'elle lui mendie. Un jour, il perd tout contrôle... J'entends encore, fouettées avec la même violence, les inflexions métalliques de sa voix quand il lâcha : « Laisse-moi, tu es trop laide! » Je revois chaque détail. Le peigne d'ivoire qui a ordonné en chignon les rares boucles de ma fille. Le ruban bleu dont je l'ai ornée... Anaïs sourit au miroir. Elle s'échappe vers la bibliothèque où se tient son père. J'entends grincer la porte. Puis cette phrase. « Que tu es laide! » Un silence. Un cri étranglé. Ma fille me revient, la bouche en vrille. Elle a mille ans.

– Pourquoi m'as-tu caché que j'étais vilaine! Pourquoi m'as-tu menti? C'est ta faute!

Je veux l'attirer à moi, elle me repousse en me griffant. Je me crois haïe. Une terreur me saisit. Je me précipite dans la chambre où dort Thorvald, mon dernier-né, et je presse sur ma gorge ce poids de chair tiède.

J'aurais dû rejoindre Joaquin. L'injurier. Faut-il être inconscient pour prendre comme cible une enfant chez qui s'éveille le douloureux besoin de plaire? Une précoce pour qui les mots pèsent de tout leur poids? Faut-il être assez cruel pour frapper sa fille là où, devenue femme, elle ne cessera de saigner?

Je me suis tue. Par jalousie. Malgré son infirmité, ma fille me semblait plus menaçante que la plus somptueuse des maîtresses. Ma réflexion en scandaliserait plus d'un. Les bien pensants. Les bigots. Les lâches. Peuple d'une Europe lézardée que la guerre va dissoudre, et que je fuis, pour l'Amérique. Pays de tous les possibles. Vivre en paix. Travailler. Exister. Aimer peut-être...

– Écrit-on Barcelone avec une majuscule ?

– Bien sûr, comme tous les noms de villes. Tu en connais déjà beaucoup.

Anaïs sur ses doigts en compte huit :

– La Havane, Paris, Neuilly, Arcachon, Berlin, Bruxelles, Barcelone, Cadix... Et bientôt New York!

Quelle enfance lui ai-je donc offerte! Une vie de déracinée. Passer d'une ville à l'autre. D'une langue à l'autre.

Je lui parle français. Sa grand-mère, à Barcelone, n'entendait que l'espagnol. A Berlin, où Joaquin nous a traînés pour parfaire ses connaissances musicales, elle a appris l'allemand de mauvaise grâce. Je venais d'accoucher d'un autre fils que, dans un égarement de parturiente, j'avais prénommé Joaquin, comme l'infâme. Car il l'était, le traître! Il multipliait les liaisons, les mensonges, m'humiliant devant les enfants, me reprochant Dieu sait quoi – mes tenues, mes coiffures, mon manque d'hygiène! Moi, une Danoise! Il faisait désinfecter ses couverts... Il mangeait en silence penché sur ses partitions. La révolte m'étouffait. Le ton montait. Mes joues s'empourpraient. Il blêmissait. Ses injures, sa violence parfois. De quel démon fallait-il être le jouet pour battre un chat à mort devant ses enfants ? La scène a hanté les nuits d'Anaïs.

Nous vivions alors à Bruxelles où il occupait une chaire de professeur à l'École royale. Anaïs entra à l'école. Elle s'y montra rebelle, n'ayant d'autres amis que ses frères qu'elle dominait, maîtresse de leurs jeux. D'une table recouverte d'un tapis à franges, elle faisait une tente d'Indien ; d'un drap et de deux chaises, une scène où elle s'improvisait princesse ou courtisane. Je la surnommais Sarah Bernhardt.

Je crus à une nouvelle comédie lorsqu'un matin elle se plaignit d'élancements au côté droit. Son front brû-

lant m'alerta. On dépêcha un médecin. Il avoua son ignorance. Peu après son départ, un voisin vint nous avertir. Le médecin lui aurait confié que notre fille ne passerait pas la nuit. Je vis enfin mon mari s'affoler. Agir. Il exigea l'aide d'un ami, chirurgien à Bruxelles. On diagnostiqua une péritonite. Anaïs fut opérée. Bien mal : elle souffrit d'adhérences. On la garda trois mois à l'hôpital. Je m'y rendais chaque jour, stupéfaite de la voir si bien supporter sa claustration : elle écrivait. Poèmes, saynètes, charades, portraits. Des feuilles, par dizaines, jonchaient son lit. Les meilleurs textes étaient dédiés à son père. Il vint un jour la voir avec une boîte de crayons. Elle se mit en tête de devenir peintre. Elle dessina deux ou trois jours durant. Puis délaissa les couleurs et retourna aux mots.

Au printemps 1913, pour hâter sa convalescence, je décidai de la conduire à Arcachon où Joaquin louait, face à l'immense dune du Pyla, une villa d'inspiration gothique, justement nommée « Les Ruines ». Le lierre masquait les lézardes des murs. Aux fenêtres, la pierre s'effritait. Mais il y avait un immense salon où Joaquin sacrifiait aux mondanités, aiguillonné par son voisin Gabriele D'Annunzio dont la réputation de séducteur éclipsait la sienne. Le grand homme nous fit, un soir, l'honneur d'une visite. Joaquin s'installa au piano. D'Annunzio me réclama une aria de Caldara : « O cessate di piagarmi! » Sublime! Je fus sacrée diva par le poète. Joaquin me baisa la main. Quelle farce! A trois pas devant moi se tenait sa maîtresse. Une gamine, de vingt ans sa cadette, qu'il avait eue comme élève! Fortunée bien sûr. Aussi riche qu'insignifiante. Maruça. Aujourd'hui encore, je ne peux prononcer son prénom sans souffrir. Anaïs la détesta aussitôt. Sans doute avait-elle deviné, sous la candeur, la perfidie.

Le soir du 14 mai, Joaquin m'annonça qu'un concert improvisé l'obligeait à nous quitter.

Anaïs détecta le mensonge. Quand il posa la main sur la porte, elle se mit à pousser des cris hystériques. Agrippée à son pardessus, elle suppliait. Elle aurait attendri le démon.

Joaquin se dégagea, disparut.

Il se passa alors une chose étrange. Anaïs devint très calme. Très sombre. Pensive. Une logique, en elle, s'instaurait. Elle était la cause de notre malheur. Joaquin nous avait quittés par sa faute. A présent, elle comprenait. Elle avait déçu son père. Elle avait trahi ses espoirs. Elle n'avait plus ni génie, ni beauté. Elle était l'unique coupable.

– Dis maman, il y a du *turon* à New York?

Anaïs en raffole. Sa grand-mère la gavait de cette poudre d'amandes compressée entre des pignons qu'on vend au poids dans les pâtisseries de Barcelone.

Barcelone... Étape heureuse après la déchirure. J'avais compris que Joaquin ne reviendrait plus. Rien ne me retenait en France. Je gagnai l'Espagne, avec pour unique soutien l'amitié d'Enrique Granados qui me promettait un poste de professeur de chant; il dirigeait un conservatoire dans la capitale catalane. Par commodité, je m'installai chez mes beaux-parents, mal informés des raisons qui me poussaient sous leur toit. Quand Joaquin l'apprit, il accula ses parents au chantage. Mon salaire de professeur me permit de louer un appartement non loin du port. Nous y restâmes un an. Le temps de croire au bonheur.

Rappelle-toi, Anaïs, le balcon ajouré où tu venais t'étourdir de l'odeur des jasmins! Les nuits si tièdes! Les zébrures dont le clair de lune filtré par les persiennes couvrait tes draps! Les enfants en bas noirs dévalant les rues! Et, pareilles à d'énormes arums, les cornettes des religieuses qui te faisaient la classe! Et ce

ciel! Comment dis-tu dans ton Journal? « Ciel bleu, objet de mon charme. »

Ma petite fille ne m'entend pas. Quand elle écrit, plus rien n'existe que sa main, sa plume, les mots. Ils sont pour elle plus réels que les êtres. Elle s'adresse à eux comme à des créatures dont elle seule connaîtrait le langage. A Cadix, je l'avais conduite dans la cathédrale. Admire Anaïs! Vois ces autels, ces ciboires! Mais je regarde maman! Non; assise sur un prie-Dieu, elle écrivait.

Je ne peux la blâmer. Ce cahier, je le lui ai offert à Cadix pour qu'elle y fasse le récit de son voyage. J'étais loin de me douter qu'elle l'investirait d'une mission plus ambitieuse. Elle m'en livrait des bribes, m'affirmant tantôt qu'elle s'y entraînait à la poésie, tantôt qu'elle y faisait son examen de conscience; et qu'elle avait l'intention de l'envoyer à son père. Qu'espérait-elle? L'émouvoir? Le reconquérir?

Si je ne l'obligeais pas à prendre l'air sur le pont, elle ne quitterait pas sa cabine. Elle écrirait sans trêve. Depuis qu'elle a vu une Remington dans le carré des officiers, elle rêve d'en posséder une.

– Mon écriture est illisible. Tu es la seule à la déchiffrer.

– N'as-tu pas assez de ta mère comme lectrice?

– Non, il me faut le monde.

Le 11 août 1914, Anaïs Nin débarque à New York, accompagnée de ses frères, Thorvald et Joaquin, et de sa mère, Rosa Nin-Culmell. Lorsque, sur le quai, elle aperçoit ses cousins venus les accueillir, la fillette s'empare du violon de son frère cadet et le presse entre ses bras. Qu'il n'y ait pas de malentendu : l'artiste, c'est elle.

Anaïs

Anaïs Nin. Ana is Nin.

« Ana » (en russe « elle »). Elle est Nin.

Au Nom du père espagnol.

Langues entrelacées dans un nom.

Si « l'inconscient est structuré comme un langage », quel est celui de cette exilée de la langue?

Espagnol. Anglais. Français. Trois lexiques. Trois lois. Trois lettres.

N/I/N : effets de miroirs, jeux de vitres.

Under the Glass-Bell [1].

N/I/N : le « moi » (« I » en anglais « je ») s'affirme dans le reflet.

N/I/N. Au cœur de l'inversion.

Anaïs investie?

Impossible!

ANAÏS aussi Yin que Yang.

N.I.N. : toujours entre deux hommes (Miller/Hugo, Rank/Miller, Hugo/Rupert).

Solitaire.

---

1. Sous une cloche de verre, *roman paru en 1947.*

2.

Mère et fille

A New York, Rosa retrouve sa sœur, Edelmira, mariée à un officier de marine américain, Gilbert P. Chase. Edelmira compte parmi les membres les plus actifs de la communauté cubaine. Grâce à son appui moral et financier, Rosa prend possession d'une demeure de briques, au cœur de Manhattan, au 158 West 75th Street. Les lieux sont assez vastes pour y accueillir des locataires, toujours des Cubains, parfois des amis. Après avoir tenté – sans succès – de gagner sa vie comme professeur de chant, elle se range à *l'american way of life*, en devenant *pursaching agent*, sorte d'intermédiaire entre les grands magasins et les particuliers. Elle affirme un sens certain des affaires, ouvre un bureau Down Town, s'intéresse à l'immobilier, souscrit des actions.

Les trois enfants sont gâtés. Les photos de l'époque les montrent habillés avec goût, presque avec luxe. Rosa leur offre le cinématographe et, de temps à autre, une soirée dans un des théâtres de Broadway. L'été, elle loue un bungalow à Long Island.

Anaïs n'a pas plus été cette « enfant de palace » décrite par Lawrence Durrell, que la pauvrette évoquée dans son *Journal* : « Nous avions à peine de quoi vivre... Les créanciers étaient à notre porte et nous

devions souvent nous nourrir d'omelettes à la farine de maïs, la façon la moins chère de calmer l'appétit de mes deux frères. » Habileté d'écrivain, chargé par l'éditeur, d'émouvoir les foules ? Inclination d'une nature portée au tragique ?

« Anaïs aimait dramatiser, explique Joaquin Nin-Culmell son frère dans une des nombreuses lettres qu'il m'a adressées. Notre mère lui demandait de repriser un bas, elle écrivait qu'il y en avait deux cents ! Elle prétend n'avoir possédé que des robes déjà portées par ses cousines. Une ou deux fois, sans doute. Mais la plupart du temps, elle arborait de ravissantes toilettes achetées dans les meilleurs endroits ! Notre " pauvreté " était toute relative ! Nous avons toujours eu une bonne. »

Vers 1916, ce fut Monsita, une métisse, cordon-bleu et fine psychologue.

Récit de Monsita

Quelle folie a saisi madame de louer cette maison ? Sept chambres ! Trois salles de bains ! J'y laisserai ma santé ! J'aurais depuis longtemps rendu mon tablier si je n'aimais pas les artistes ! Tous les pensionnaires de madame sont musiciens. Chaque soir on vocalise, on improvise, on interprète ! Des grands ! Chopin ! Schubert ! J'en ai des frissons ! L'un des pensionnaires possède un gramophone. Chansons espagnoles, airs catalans, mélodies cubaines, tangos ! A satiété ! Hier soir, Joaquinito a donné son premier concert ; il veut être pianiste. Son frère, Thorvald, joue du violon. La plus douée reste madame. Une voix d'or ! Rosa Ponselle ne lui arrive pas à la cheville ! Renoncer à faire carrière avec ce talent tient de l'héroïsme ! Mais madame a trois enfants à charge. Elle s'est prise au jeu des affaires. Acheter au plus bas. Vendre au plus haut. Obtenir des

ristournes dans les magasins. Grouper des commandes pour des particuliers. Elle passe ses journées dans son bureau de Broadway et nous revient chaque soir, les nerfs à vif. Elle s'emporte pour un rien. Ou sombre dans la déprime; à ne plus quitter le lit de la matinée. On dépêche un médecin. Il prescrit des calmants, qu'elle refuse de prendre de peur d'y laisser ses forces. Elle ne pense qu'au labeur! « Je travaille pour oublier », me rétorque-t-elle. « Oublier quoi madame? » Elle me traite de sotte et se retire. Je n'ai jamais réussi à lui faire prononcer le nom de son mari. Le coureur de jupons fait, ici, figure de renégat. Malheur à celui qui l'évoque! Seule Anaïs m'en parle quand je l'interroge. A l'entendre, il n'est pas d'homme plus parfait. « Non, il ne nous a pas abandonnés. Il poursuit sa carrière en Europe. Un jour, il nous reviendra. » Avec quelle ardeur elle défend son père! Qu'elle garde ses illusions. Elle en a l'âge. Un jour, elle comprendra que son père n'est pas un dieu, mais un homme comme les autres – un peu plus séduisant, si j'en juge d'après la photographie qu'Anaïs a collée en première page de son Journal. Elle lui ressemble. Délicatesse du nez. Modelé des lèvres. Transparence du regard. Le portrait porte cette dédicace : « Pour vous mes chers petits, Anaïs, Thorvald, Joachin, avec toute ma pensée. Mars 1916. »

Ce n'est pas un monstre. Juste un égoïste. Comme tant d'hommes! De temps à autre, il adresse des colis aux enfants. Anaïs reçoit des livres français. Elle soutient qu'il lui écrit souvent. Touchant mensonge. En faisant sa chambre, j'ai découvert une lettre d'elle :

« Cher papa, après t'avoir écrit plusieurs fois sans réponse, je suis restée presque deux mois sans t'écrire, trouvant ton continuel silence inexplicable et désolant. Je crains parfois que tu ne nous oublies un petit peu... Avant de finir cette lettre, je veux te supplier de

m'écrire même si ce n'est que quelques lignes – elles me feront un plaisir immense et je cesserai de croire que tu as oublié ta fifille qui t'aime de tout son cœur. » *(Journal d'enfance.)*

Dans le tiroir de sa coiffeuse, j'ai trouvé d'autres missives aussi émouvantes. Madame connaît-elle leur existence ? J'en doute. Elle a défendu à ses enfants d'engager toute correspondance avec le renégat ; ce qui pousse Anaïs au contraire.

Ses rapports avec sa mère sont étranges. Il y entre autant de tendresse que de défiance. La gosse est le dévouement même. Elle ne sait que faire pour soulager madame. Laver, cuisiner ; les courses, les corvées de bois, d'épluchures et de raccommodage. Elle s'en acquitte de bonne grâce. Sans elle, ses frères seraient de vrais galopins. Elle les habille, les mène à l'école. Le soir, elle leur fait réciter leurs leçons. Sa mère avoue sa fatigue. Elle la prie de se reposer. Elle tapera les factures à sa place. Elle classera les chèques et les quittances. Madame a en sa fille la plus attentionnée des gardes-malades, capable de rester des heures à son chevet. Pourtant... Comment dire... Je sens que cette enfant gonfle ses sentiments. En un mot qu'elle se force à l'adorer, faute de simplement l'aimer. Face à madame, elle perd toute spontanéité. Elle mesure ses paroles, ses gestes. Elle s'étudie. On dirait qu'elle se bride. Elle observe sa mère et je surprends des regards où la froideur l'emporte. Quelle rancune nourrit-elle ? De l'avoir exilée de son père et de la France, seul pays qui la vit heureuse ? De la délaisser à trop travailler ? De ne penser qu'à l'argent ? D'avoir renoncé au chant ? A « l'art », ce mot qu'Anaïs prononce avec des roucoulements ? De ne plus enchanter les salons, comme jadis. De ne plus plaire ?

Si j'en juge par les photos prises en Europe, madame avait du charme. Elle a abdiqué. Robes austères.

Coiffes sombres. Le cheveu triste. Elle pourrait s'offrir la meilleure couturière. Non. Elle réserve ce luxe à sa fille, sur laquelle elle reporte tout souci d'élégance. Bottines de cuir souple, souliers à talons Louis XV, manteau à col de fourrure, chapeau de velours noir et jacquette assortie, même une hermine à 40 dollars! Rien n'est trop beau pour elle! Il fallait la voir, lors du bal organisé par la Dancing School, dans sa robe de tulle rose brodée de perles! Fleur à la ceinture, bas de soie, souliers vernis. Une princesse!

Je ne vois qu'une raison d'encourager Anaïs à la coquetterie : la marier au plus vite. Éloigner cette enfant dont les traits, le caractère emporté – parfois capricieux – lui rappellent un autre être... Anaïs fait figure de bouc émissaire. De ses garçons, madame supporte toutes les turlupinades. Au premier faux pas, Anaïs est réprimandée. « Mauvaise graine! Fille de ton père! » lui lance-t-elle, ce qui n'est pas pour déplaire à l'enfant. C'est l'amour dans l'affrontement. Et dans la retenue. Madame ne prend guère le temps de câliner sa fille, sauf quand cette dernière est souffrante. Madame alors l'écoute, l'embrasse, la berce. Je jurerais qu'Anaïs ne tombe malade que pour grappiller des miettes d'attention maternelle.

Mais je papote et le dîner n'est pas prêt. Anaïs, sors de ta chambre! Viens m'aider! Madame a prévu du riz à la Valencienne... Que fais-tu ? Ton Journal! Encore! Mais qu'as-tu donc à lui confier de si passionnant! Tes états d'âme! Tu ferais mieux d'user ta plume à tes devoirs! Si tu persistes dans ta paresse, tu doubleras ta classe. Tu t'en moques! Tu n'apprends rien que tu ne saches déjà! Orgueilleuse! Madame m'a montré tes dictées. Tu fais plus de fautes que moi, c'est tout dire! Tu es cultivée ? A quoi bon lire les romanciers français si l'on ne sait pas écrire son nom en anglais ? Tu détestes l'anglais! En voilà une nouvelle! Assez de sottises!

Avance ici. Tes lunettes, où sont-elles? Il faut les mettre! Elles t'enlaidissent? Mais non bêtasse! Tu es belle comme un cœur. Tu le sais bien! Enrique Madriguera, notre violoniste du premier, te le chante sur tous les tons! Voyez-la qui rougit! Nettoie l'encre de tes doigts! Prends un panier! Regardez-la! Toujours dans les nuages. Réveillez-vous, mademoiselle Linotte! Linotte! Oiseau étourdi! Jamais surnom n'a été plus juste! Va chercher des oignons à la cave. Tu oublies le panier! Cette enfant lit trop. Passé une certaine dose, la lecture embrouille l'esprit. Elle s'est inscrite à la bibliothèque municipale. Elle aurait décidé de tout lire, avec méthode : en commençant par le A! Une vie n'y suffirait pas! Anaïs prétend qu'un livre lui fait la journée. Sa chambre en est encombrée. Madame n'a guère le temps d'y jeter un œil. Anaïs dévore tout ce qui lui tombe sous la main! Des livres énormes. Sans images. A force de trop lire, ta tête va exploser!

« Ma tête est l'objet le plus extraordinaire que Dieu ait pu placer sur mes deux épaules! »

Quelle repartie! J'en ai eu le souffle coupé.